

ALBERT SPEEKAERT

RETOUR

1948

I

La nostalgie est-elle le pain de ceux qui se revoient ?
Oh, sombres cimes des arbres que j'ai aimées, étant garçon !
Mais je ne trouverai plus beaucoup d'entre elles
à l'ombre desquelles je me retirais autrefois.

Et cela couvre d'un voile ma plus profonde joie.
Car tout ce qui s'en est allé, s'en est allé sans retour,
malgré tout ce qui, tandis que je m'approche,
revient en silence à mon cœur et à ma mémoire.

Cette heure taille la joie avec le chagrin. Oh, buissons
où mes merles chantaient ! Rouge, le crépuscule
fleurit sur les fenêtres et les volets.
Je sais qu'ils attendent, ceux qui sont à l'intérieur.

II

Comme c'est bon, je suis de nouveau assis,
à la tombée du soir, près de vous, dans la maison paternelle.
Les derniers rayons glissent au-travers des fentes
du noir rideau, le long de votre joue familière.

Ici, mère, vous avez usé votre vie ;
ici étaient pour vous l'amour, les enfants et la mort ;
ici, j'ai pu, de vos mains endeuillées, me nourrir
de la crème de ma vie ; ici, près de vous,
j'ai pu, étranger à tout ce qui vous chagrinait,
chanter tout haut mes rêves et mes jeux,
mes chasses les plus sauvages, mes voyages les plus fous
à travers toutes les régions du ciel et de l'enfer.
Oh, le miel de joies que j'ai bues près de votre douleur,
d'une bouche insatiable, d'année en année !
Comme le souvenir me pèse lourd, ô mère,
de ce qu'elles m'offrirent en ces instants.
Maintenant que je vous vois vieillie, les mains tremblantes
et tout ce que vous avez fait en silence,
je sens la vie, en cette heure bienheureuse, indicible.
L'enfant joyeux a disparu dans l'homme ;
ses dents ont mordu dans l'écorce de la vie,
qui déchire bien plus dure que ce qu'un garçon attendait.
Mais il n'a pas maudit, il n'a pas fait de reproches ;
de vous, il a appris le combat silencieux.
Oh, que c'est bon maintenant que je suis de nouveau assis
à la tombée du soir, près de vous, dans la maison paternelle.
À cette heure, ombre et lumière sont oubliées.
Je devine près de moi vos yeux gris et beaux.

III

Venez, penchez votre tête sur mon sommeil solitaire :
je suis de nouveau votre enfant, et la nuit grandit aux vitres.
Voici de nouveau votre petit et tendre garçon,
qui, avant que la lumière ne se lève, doit s'enclorre dans vos bras.

Près de vous disparaissent combat et livres.
C'est de nouveau comme il y a bien des années,
quand la peine la plus folle et la quête la plus insensée
s'apaisaient d'un seul geste maternel.

Et vous, n'est-ce pas, êtes de nouveau la jeune mère,
avec à la main son petit et étrange garçon,
qui devint un homme, et par les changements de la vie, devint plus sage.
Venez, penchez votre tête sur mon repos solitaire.

IV

Cette nuit, le souvenir s'élève plus grave, avec le vent,
écoutant ce qui s'enfle depuis l'obscurité,
maintenant qu'à la fenêtre commence de vivre l'invisible frondaison
qui remplit toute la maison de son murmure.

Toutes les étoiles chantent clair, et le cœur pense ;
la nostalgie étend ses ailes à toute splendeur.
Il y a un pays qui fait signe depuis les lointains,
mais qui a sombré, c'est un bonheur qui est passé.

En rêve, il revit, plus beau que lorsqu'on le possédait,
et cela vaut mieux que notre fragile possession.
Un rêve n'est jamais plus que le déchirement du cœur,
une rose qui dans l'âme ne fane jamais, c'est cela.

Oh, vent nocturne à la fenêtre, souvenir éveillé
qui écoute ce murmure qui sort du passé,
puis ce qui revit glisse insensiblement
et s'enfouit doucement dans le sable de la somnolence.

V

Le jour est grand ouvert, comme des couronnes d'iris sur la Lys.
C'est le pays où Dieu m'a une fois insufflé la vie.
Oh, sol chaleureux d'où comme un blanc liseron
à vos bras, mère, je montais vers le ciel,

et fleuris autour de vous, et étais votre blanche joie,
qui de votre rire recevais sa plus claire lumière,
qui ne s'éteignit pas même, lorsque la lumière de votre vie
soudain, de votre côté fut arrachée et mourut.

VI

Alors, commença la sombre chute
de vos cheveux,
plus silencieusement que celle des feuilles
dans le sang des pâles soleils.

Un écrin peut les garder comme votre noire
douleur qui coule.
Mais ce qu'en ces années votre cœur
cacha en silence, ne peut se comprendre.

Vous étiez un jardin avec seulement les cinq
chants d'oiseaux
de vos enfants, et un peu de lilas
qui fleurissait dans votre deuil.

Alors, l'automne commença de se déployer
sur vos chemins.
Vos oiseaux s'en allèrent. Privée de fruits,
solitaire, vous voilà dans la grisaille de l'arrière-saison.

VII

Ceux qui réjouissaient le jardin de votre jeunesse
errant et criant après nuages et vents
élèvent maintenant tout rayonnant leurs enfants grandissants
vers moi, en riant d'une pure joie.

La lumière qui s'est atténuée en nous, revit :
les yeux des enfants sont clairs comme le ciel,
ils voient et reflètent, ô amis, n'est-ce pas ?
la merveille que l'innocence environne.

Il ne nous reste que le festin sali
qui nous est préparé par l'intelligence et l'esprit,
et comme une blessure qui ne guérit pas,
le souvenir et le désir d'être de nouveau un enfant.

VIII

Ceux qui grandirent autour de nous, prospères et forts,
femmes et hommes dans le cadre de la vie,
oh, pensons-y avec quelle beauté et quelle force,
sont maintenant morts, ou d'une génération fanée.

Leur ardeur éteinte brûle maintenant en nous,
surgissant de la cendre et de l'enfant mort
que nous fûmes autrefois, et bientôt va commencer
de diminuer la flamme dans notre propre sang.

Alors, d'autres se dresseront,
chauds de ce qui fut autrefois notre propre feu
et que nous ne possédâmes qu'une seule heure.
Flamboiemment de la vie, courte est votre durée.

IX

Celui qui une fois put grandir
dans l'intelligence et dans l'âme,
que cela continue de croître
ou que cela disparaisse et tombe,
le chant en reste fidèlement,
que ce soit d'hommes ou de choses,
dans l'âme souvenante.

Je vois encore celui qui est parti
près de celui qui vit encore ;
je vois ce qui s'est écoulé
près de tout ce qui reste :
les maisons, la tour,
le pays et les fougères,
le soleil et l'allée bordée d'arbres.

Oh, se revoir et se séparer,
possession et perte,
sont de la même joie
seulement deux brises diverses :
l'une caresse notre bonheur
et l'autre le souvenir
de ce qui fut douloureux.

X

Heureux celui qui se sent lié à la maison et au foyer,
c'est un homme tranquille qui ne craint pas les coups
dont le destin peut-être le blessera en sa chair et en l'âme :
il connaît la main fidèle qui vient lui verser le baume.

Son cœur est fortement ancré, et pour ses puissances actives,
dont son vouloir serre le mors comme on mène des chevaux,
il a son but. Il dompte désir et attente,
il tient son œil tranquille, tourné vers le même horizon.

Ainsi connaît-il la paix. Des choses familières
de son étroite existence, il éprouve une riche jouissance :
les arbres, ses instruments de travail, la batterie de cuisine
et le chant des oiseaux quand la nuit vente comme un vent de Dieu.

XI

Je ne connais pas cette paix
moi qui laissai cette maison
seulement pour vous, ô Dieu,
et ai rejeté le désir
de construire ma propre maison.

Je choisis une autre voie :
ma charrue traça votre sillon
et bien que, ô Dieu, je négligeai de regarder en arrière,
je me souviens de la peine de cet acte.

Soyez donc remercié, qui m'avez
ce revoir permis, et m'avez de là
appelé vers Vous.
J'ai accompli votre saint vouloir :
que toute votre volonté soit faite.

Permettez-moi donc, de temps en temps
qu'advienne ce revoir,
rien ne m'est plus cher sur terre
que ce foyer.

XII

Vous êtes un logis bien branlant,
ma vieille mère. Ah ! je dois de nouveau
me préparer trop tôt à me séparer
de vos mains et de votre visage.
Il n'est pas de joie qui ne finisse.

Maintenant que je vous laisse,
la peur saisit mon cœur.
Les années ont détruit vos traits et votre physionomie.
Combien de temps cette maison va-t-elle encore tenir ?
Cette séparation, trop rapide,
n'est-elle pas la dernière
avant que l'un de nous deux s'en aille ?

Adieu, je pars. Tournez votre visage
vers l'intérieur, que je ne vous voie pas pleurer.
Pourtant, où qu'il aille, celui qui vous laisse
ne laissera jamais son cœur se séparer du vôtre :
vous êtes une demeure qui ne périt jamais.